

**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation  
**Herausgeber:** Société jurassienne d'émulation  
**Band:** 108 (2005)

**Nachruf:** Hommage à Gérard Tolck  
**Autor:** Mœschler, Jean-René

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 30.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Hommage à Gérard Tolck

A toi l'ami peintre,

Je n'aurais jamais imaginé que la chose fût aussi difficile : te dire adieu, Gérard, à toi qui pars. La pluie martèle ma verrière, l'atelier n'est qu'une ombre, trop de choses viennent, que prendre ? Quels mots utiliser, qui ne prêtent à confusion, ou alors sur lesquels rebondir pour prolonger le débat, souvent interminable, mais vivifiant pour ma santé intellectuelle en 35 années d'échanges, à l'intensité progressive. Le fil de la conversation était toujours tendu, mais aussi léger et plein d'humour. Assurément, quelquefois il ne restait que la trame, le fil conducteur, la ligne essentielle, celle que tu ne franchirais jamais à reculons, et tu avais raison, même si d'autres auraient abandonné par lâcheté ou lassitude. Toi, non. Exigeant, l'œil sur la ligne, le cœur sur les espaces entrouverts ou fermés. Ma mémoire restitue tous ces moments d'échanges, où tout ce qui entrait en considération faisait sens ou était laminé, sans égard quant à la provenance du message. Jamais une once d'alléger, jamais une trace de soumission à ce qui fait autorité auto proclamée ou revendiquée. Tout débateur était d'entrée suspect de compromission, tout écart de langage, même fortuit, était corrigé, parfois brutalement, comme s'il était un trait de lame acérée et dangereux. Ces dialogues recherchés avec les proches, les intimes, les amis, avec ceux qui doivent des comptes, ou ceux qui cherchent à manipuler, voire tout un chacun passant parfois par-là, devenant alors des cibles, exutoires à la solitude de l'atelier. « Sortir pour casser la gueule à quelqu'un » disais-tu. Ces échanges ont donné chaque fois un sens à la rencontre, et qui ont remis en question assez d'éléments pour installer un peu d'intranquillité. Derrière ces excès : la fragilité, l'incertitude, les hésitations, les remises en question ou le désespoir. La déception souvent, et tout à coup ces immenses élans de solidarité, d'attention pour le plus faible, un élan vers un être largué, humble et sincère. Qu'un interlocuteur témoigne : d'une authenticité et d'une attitude qui s'affranchissent des systèmes convenus ; d'une idée forte qui outrepassent ; d'une position franchement rugueuse, qui laisse apercevoir une volonté d'indépendance ; alors ta tolérance était renversante. Convergence, contra-posto, contraste, densité, relâchement, opposition, composition à la précision horlogère, ce sont les attitudes de la peinture tolckienne, surtout. Regardons-la.

Ainsi dans le travail de Gérard Tolck, rien ne passe qui ne soit revisité, remanié, affiné à l'extrême. Et pourtant quel rire et quelle satisfaction dans la désinvolture feinte des collages d'affiches ! Il moissonne alors sur des terres fertiles et créatives, jusqu'à la contamination des toiles,

cela aurait dû être pour demain. «Pour quand je serai grand...» disait-il. Artiste fécond, il fout le camp...

Sa ligne est celle des correspondances, de la tête à l'épaule, de l'épaule à la hanche; celle de la courbure dont l'échappée passe par l'aplomb du sein; celle de la tangente iliaque reprenant l'arrondi du jugal; de la sinusoïde enroulant les cuisses et l'échine. Cette ligne qui conduit le regard, comme un stylet, ne laissant apparaître que l'essentiel, l'essentiel de quoi? Ligne comme limite, frontière entre deux espaces, ou ligne issue d'eux? La ligne de confrontation est fertile, fondue par le jeu des interactions des couleurs dans les contrastes simultanés et les vibrations qu'ils engendrent. Outrepasser, déborder, longer, ne pas suivre, ne pas se profiler, ne pas revendiquer le droit de se situer, mais prendre position, organiser des passages, créer des ponts et des liens entre les cultures, entre les gens. Rien ne faisait plus plaisir à Tolck que le lâcher-prise, chez lui bien sûr il le provoquait, contre lui-même le plus souvent. Sinon, chez les autres, il pouvait le remplir d'empathie. Le laisser-aller dans les comportements, de tous, quel que soit leur niveau socioculturel, la capacité de se relâcher, de lâcher prise apparaissait, aussi contradictoire que cela nous paraisse, comme un affranchissement, comme une humanisation. Chaque être fou, c'est-à-dire celui qui adapte les codes à sa manière, les transgresse ou est incapable de s'y plier, pouvait entrer dans son imaginaire, dans son processus créatif, pour le féconder. Les attitudes désinvoltes prenaient le contre-pied de la rigueur du peintre, jusqu'à lui permettre de se lancer en déraison contrôlée. Ses compositions rythmiques s'en ressentent, je dirais même qu'elles s'en orgueillissent. Regardez!

Les références de Tolck sont celles de l'œuvre elle-même, ses positions se nourrissent du sens et du rôle de la peinture, baignée en conscience dans les œuvres d'écrivains, de musiciens, de penseurs et d'amis féconds qui ont accompagné Gérard, tels Coltrane ou Claude Simon qui l'ont précédé.

Soyons clair, l'attitude préside seule et fait œuvre. Ainsi dans l'atelier ou dans les lieux publics, (ses bistrotts, cafés ou buffets de gare), avec les mêmes contrastes, les mêmes rythmes et les mêmes espaces, transposés. La vibration de cette voix puissante, douce, injurieuse, câline ou martelante, en écho des dérangements qu'il s'était mis à installer le long des bords de certaines formes. Des espaces d'hésitations qui lui ont coûté, mais, habité par le free jazz, Tolck s'en est joué.

Ce déferlement de souvenirs, d'odeurs, de timbres, de formes, de confrontations constructives, parfois vaines, n'aurait pas cette saveur s'il ne se référait qu'à la table ronde du Soleil. Amsterdam, Moscou, Varna, Vienne, Venise, Barcelone, Willisau: lieux de partage et d'échange sur nos perceptions mutuelles, jeux à décoder les modes de pouvoir, à s'amuser des possibilités offertes, dans une approche humaine, l'hôte

restant la référence. L'hôte, celui venant d'une autre culture, baignant dans un système politico-social différent, mais tellement semblable quant à ses besoins, ses amours, ses peines. Tolck devenait son frère, son compagnon très vite, ou son ennemi immédiatement. Ces lieux vécus ailleurs ont conforté sa position d'artiste, l'ont nourrie, et ne l'ont pas ébranlée.

La ligne de partage ne suffit pas entre humains, il faut l'espace d'échange et de la fusion, le contexte. La marge devient le centre, l'envers devient l'endroit. Ruban de Mœbius sans illusionnisme, les bords pénètrent dans le référentiel, c'est-à-dire dans l'espace pictural et ils le cisèlent. Aux limites de la toile, ne restent que les lattes noires. Au fil des années l'œuvre a gagné une cohérence optimale entre le peintre, sa main et son esprit, entre le projet et l'attitude artistiques. Devant une toile nous sommes devant un tout, comme nous avons la chance d'être devant un Gérard Tolck. La vibration des surfaces, dans son niveau de tension maximum, décharge les lignes de leur rôle, les laissant s'effacer en partie, c'est Tolck, ses valeurs, les valeurs; ses couleurs, les couleurs et leur vibration.

Alors puisque l'homme est parti, il nous reste sa peinture. Il faut comprendre à quel point, la composition géométrique y appuie la composition chromatique. La couleur y joue un rôle spatial, perspectif, sans aucun principe illusionniste. La hiérarchie n'est pas imposée, elle est laissée au choix du spectateur. Dans la fulgurance de contrastes chaud-froid, modulé dans les tons doux, acides ou moelleux des jaunes ou rouges de cadmium, qui écartent les espaces profonds des foncés d'outremer, de cobalt ou bleu royal: de Prusse ou de Paris. Il y a la volupté des malachites pouvant plonger dans les chromes. Les clairs de cobalt, d'azur ou de turquoise, disputent la place aux noirs d'ivoire, de vigne ou de fumée, même s'ils ne sont qu'oxydes d'acryl. Chaque forme est définie finalement par la qualité de sa couleur, son profil ne concerne que le peintre et son thème. Aucune couleur ne pervertit la suivante en la grisailant, jamais, chaque teinte exhorte l'autre et la pousse en intensité, pour ce qu'elle est. L'équilibre des valeurs est à son comble. (Tolck s'en faisait une fierté). Le peintre reste en dehors du champ de la peinture, toute compromission expressionniste, encore moins impressionniste est refoulée, certainement dans le profond de l'esprit et du corps. Gérard n'accepte que la vérité du fait spirituel du visuel. Tolck est resté moderne.

Les discussions les plus calmes, les plus complices, pouvaient, par exemple, être interminables à l'époque, quant aux précautions qu'il fallait prendre pour ne pas être refusé à la SPSAS ou à l'Institut, dont Tolck était un des piliers, ce qui justifiait déjà, en soi, une envie d'adhésion. C'est dire le respect qu'il avait pour les rites de passages et les formes sociales libres, autogérées, qui pouvaient témoigner d'un but d'affranchissement intellectuel et artistique. Les déceptions furent

d'autant plus grandes à l'arrivée de périodes de compromis. Les échanges pouvaient être très sérieux sur tout ce qui concernait le travail d'atelier et la vie en général ou le fonctionnement de nos institutions. Sa mémoire des gens et de leurs agissements, a permis d'y voir souvent plus clair, sa perception de l'essentiel, a permis de simplifier, le plus souvent pour l'inconfort des suiveurs. Il y avait dans sa présence massive, un potentiel de création, mais aussi de destruction, une chaleur, une clarté, la profondeur insondable des foncés, le point d'équilibre parfait d'un accord de tons, que nul n'aurait pu créer à sa place. Il reste dans ses toiles, des accords de couleurs très complexes, qui ne se laissent pas apprivoiser à la légère, parce qu'ils sont imprévus et tellement personnels. Nous y trouvons toujours des assemblages de teintes et de valeurs qui réinventent l'évidence, qui réactualisent une charge émotionnelle et sensorielle énorme, dans une perfection jubilatoire. De plus, chaque chose ne s'y justifie qu'en fonction du tout. Ce tout qu'il avait une fois enfermé, il y a longtemps. Puis frangeant les bords, lyrisme autorisé sans aucune spontanéité, lignes mélodiques légères, perverses peut-être, mais contrôlées, la touche du pinceau a enrichi son propos d'une partie de l'intime du peintre. Outrepasser. Contraste grandiose avec la rigueur des à-plats, la tension extrême des bords, grâce à la sûreté de la main, et l'acuité dans son œil. Dans son atelier, – car Tolck devait être à l'atelier –, il a imposé à son art une austérité profonde, jubilatoire et empreinte de noblesse. Cette œuvre, à l'affût de tout abus de pouvoir, de perversion intellectuelle ou de frivolité, s'est érigée à l'abri des courants conservateurs, en dédaignant les effets du moment, avec une originalité et une honnêteté artistique de haut niveau.

Il faut dire encore les couleurs, sa palette, ses tons, ses valeurs. Témoigner des écrits, des carnets fidèles et secrets, des recherches d'accords. Il aurait pu passer tout son temps à cela, concentrer son action, professer et professionnaliser la diffusion de son travail, communiquer ses découvertes plastiques. Non. Tolck s'est abstrait pour les autres, pour le politique, généreux de son temps et de ses interrogations. Il a joué le rôle d'aiguillon; artiste social, il a voulu être compagnon avant tout. Ainsi, il a préféré garder ses œuvres et les offrir aux acquéreurs de proximité, pour ne pas entrer dans un système qui lui échapperait, qui matérialiserait sa production. Ainsi, les œuvres nées dans la lumière des Fonges, irradiant ceux qui ont accompagné leurs naissances, même si leur aura artistique a le pouvoir de traverser les frontières, de dépasser la ligne. Mais en art, il n'y a de frontière que dans les esprits, et l'artiste peut nous montrer la manière et l'attitude pour les abolir, sans illusions. Disons seulement que malgré ses réticences à la reconnaissance, l'œuvre de Gérard méritera d'être présentée de manière optimale, dans des lieux d'art, dignes de ce nom. Car si l'on reconnaît un Tolck de loin, il est nécessaire de pouvoir s'y arrêter, de le contempler pour y pénétrer

lentement. Rares, ici, sont les œuvres qui supportent la durée du regard en offrant toujours plus, les siennes ont ce pouvoir.

«Il nous manque déjà de ne plus savoir Gérard Tolck dans ton atelier». Adieu l'ami, salut l'artiste.

Jean-René Mœschler

Partie administrative

